Romain Vignest, *Victor Hugo et les poètes latins, Poésie et réécriture pendant l'exil*

Jean-Marc Hovasse

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3470>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3470

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 194-195

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Marc Hovasse, « Romain Vignest, *Victor Hugo et les poètes latins, Poésie et réécriture pendant l'exil* », *Studi Francesi* [En ligne], 169 (LVII | I) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3470> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3470>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Romain Vignest, *Victor Hugo et les poètes latins, Poésie et réécriture pendant l'exil*

Jean-Marc Hovasse

RÉFÉRENCE

ROMAIN VIGNEST, *Victor Hugo et les poètes latins, Poésie et réécriture pendant l'exil*, Paris, Classiques Garnier, 2011, pp. 434.

- 1 Au début du XIX^e siècle, le latin était encore une langue vivante; elle est morte aujourd'hui et presque enterrée, entraînant avec elle une grande partie de sa culture. Sa disparition plonge aussi dans l'obscurité une part immense de l'œuvre de Victor Hugo, qui s'en était nourri comme Rémus et Romulus réunis du lait de la louve romaine. Romain Vignest rouvre un dossier qui semblait épuisé depuis un siècle avec les travaux d'Amédée Guiard sur *Virgile et Victor Hugo* (maître-livre publié en 1910, plutôt mentionné que commenté) et, plus près de nous, les études de Géraud Venzac. Les annotateurs les plus sérieux, à commencer par Paul Berret et Pierre Albouy, avaient largement continué à relever les allusions, les références, les citations, les adaptations, les transpositions et les réécritures en tous genres. Restait à proposer une synthèse sur ce sujet, attentive aux détails comme aux structures – même si l'on peut s'étonner du bien fondé consistant à séparer sur ce point les poètes latins des prosateurs, surtout à propos de Victor Hugo qui a toujours refusé, dès la préface de *Cromwell*, d'établir des frontières entre ces deux modes d'écriture. Le génie de la langue latine, passé par la métrique française qui donne à nombre de ses alexandrins décalqués un pouvoir évocatoire très particulier, permet en effet surtout de comprendre la prose lapidaire de l'exil, qui choqua tant les contemporains.
- 2 Après un préambule revenant sur les années de formation au sens large (l'apprentissage de la langue, mais aussi l'œuvre d'avant l'exil), le livre se présente

comme un diptyque avec d'un côté la nature, sous le signe de Virgile, d'Horace et de Lucrèce, et de l'autre l'histoire, partagée entre Virgile et Juvénal. Diptyque un peu déséquilibré du reste, la nature se taillant la part du lion, qui va de l'inspiration bucolique à la poésie métaphysique, en passant par la fantaisie autrefois étudiée par Jean-Bertrand Barrère et la poésie cosmique, sans oublier un dernier chapitre sur Virgile et l'architecture des *Contemplations*. La projection de l'*Énéide* sur *La Légende des siècles*, même pour lui offrir une séduisante symétrie dans la deuxième partie, n'est pas toujours aussi convaincante, contrairement à l'étude plus attendue, mais bien menée, de la satire sous le signe de Juvénal. Sans surprise, Virgile et Juvénal sont les deux grands vainqueurs dans la course aux affinités, avec Horace en troisième position talonné par Lucrèce, mais cela va bien au-delà des sources. Virgile donne aussi accès à la religion de Victor Hugo (c'est à la fois sa Bible et sa parade contre la Bible), à sa philosophie, et même à sa pensée technique («en pleine Révolution industrielle, ni adulateur positiviste ni contempteur réactionnaire, Hugo est, si l'on ose dire, *géorgique*»). Romain Vignest parle de «d'assimilation» ou d'«accord intime», et fait du vers hugolien un «palimpseste». Son enquête le conduit vers les œuvres les plus fréquentées, mais aussi vers des poèmes plus rares. Il utilise *William Shakespeare* et les proses philosophiques de l'exil, en passant toutefois à peu près sous silence la rupture qui s'y lit dans le traitement des poètes latins par rapport aux années de jeunesse; il analyse *La Fin de Satan* à la lumière de l'*Énéide*, et fait des *Chansons des rues et des bois* «l'expression littéraire de la trêve horatienne», sous le signe de cet Horace alors rejeté, rappelle-t-il, tant par Vigny que par Lamartine. Victor Hugo ne rejette personne, lui, excepté l'auteur des *Métamorphoses*: «Je n'aime pas Ovide», écrit-il dans une confession glissée dans *William Shakespeare* qui aurait mérité plus qu'une citation.

- 3 Augmenté de quatre annexes et de trois index qui en font un ouvrage de référence(s), ce livre est proprement édité, au détail près de l'irritant alignement de tous les vers, indistinctement de leurs natures, sur la marge de gauche des citations (une strophe hétérométrique ne se distingue ainsi plus guère d'un bloc d'alexandrins). Les erreurs sont rares dans les citations, de même que les bizarreries: l'atome cher à Lucrèce transformé en «at.» pendant trois pages (pp. 159-161), une note doublée, une phrase incomplète et un déchaînement d'informations érudites qui évoque fugitivement les critiques de *L'Âne*, tout cela réuni dans un autre tunnel (pp. 253-256). C'est assez peu, comparé aux bénéfices à tirer de cette lecture en quelque sorte naïve – si la naïveté consiste dans ce paradoxe de revenir au passé en en faisant table rase. Restituant la culture latine perdue (*Et in Arcadia Hugo*), le livre de Romain Vignest fait prendre conscience d'un miracle étonnant: c'est que l'œuvre de Victor Hugo ait si bien pu résister à l'effondrement de ce qui en constitue les fondements. Il faut croire qu'à l'image du passage d'Athènes à Rome et de Rome à Paris, son fonctionnement par englobement et dépassement a permis d'ériger un monument de langue française, mais d'usage universel, plus durable que l'airain.